

L'ÉCHO DE LA RÉSISTANCE

Bulletin d'Information des Résistants de la Bièvre et des Chambarands

Février 1945

PIERRE TUAILLON

tombé glorieusement le 18 Août 1944
en combat au Col du Banchet

Titulaire de la Croix de Guerre avec étoile

Né à Remiremont (Vosges) en 1921 c'est dans le Doubs à Pont de Roide qu'il a vécu dès l'âge de l'école primaire. C'est là que se forme son caractère, là qu'il se fait des camarades sur lesquels il acquiert un véritable ascendant moral.

Il fait ses études au collège de Montbéliard puis au début de 1939 part en Angleterre, pays dont il conservera un souvenir inoubliable.

La déclaration de guerre l'y surprend, il a dix huit ans. Dès le 15 Septembre il rentre en France ou, croit-il on a besoin de lui. L'hiver passe et c'est la débacle.

A sa mère qui, en zone libre, après l'armistice lui disait: Pierre ne m'accompagne pas, tu ne pourras pas « les » supporter. Va en Amérique, il répondait: « Je sais ce que je veux faire, la place d'un Français est dans son pays quand il est en danger ».

En Septembre 1940, en zone interdite, à Pont de Roide, dans un pays infesté de boches, il est à la tête pour organiser ce qu'on appellera plus tard la Résistance.

Jean-Claude Alain, rédacteur en chef du «Maquis» dans un de ses articles du 23 Août 1944 l'a fort bien dépeint quand il écrivait: C'était le plus allant, le plus vibrant, le plus intrépide d'un des meilleurs groupes de la Résistance.

Il rafle aux boches armes et munitions et constitue un dépôt dans les bois. Il pense et dit qu'on ne libérera le pays que par la guerrilla. Il n'admet pas qu'on ai peur. Son père lui disait: « Prends garde, un camarade trop jeune pourrait parler ». Dis moi que tu as peur s'écriait-il, mais ne me dit pas qu'un Français pourrait me dénoncer.

Mais son activité fait peser sur lui de graves soupçons et c'est alors qu'en Novembre il décide de rejoindre l'Angleterre... Un camarade de 17 ans Jean Gilotte l'accompagne. Son père a qui il faisait ses adieux lui dit: « Pierre tu t'en vas, tu nous laisse seuls, tu sais ce que tu as fait. J'ai trois boches à la maison, deux cent cinquante dans l'usine, tu es en tête de liste des suspects », « Bah, répondait-il encore quand on a un idéal comme le mien, rien d'autre ne compte ».

De Lyon ou il ne trouve pas ce qu'il cherche il pousse jusqu'aux Pyrénées. On le refuse. Il arrive alors à Saint-Jean-de-Luz, sur la côte atlantique et de nuit embarqué dans une vedette allemande ancrée dans le port.

Il est découvert par un garde côte français. Adieu Espagne. Son camarade et lui sont remis aux mains du commissaire de police, lui aussi Français... qui s'empresse d'informer les Allemands.

Et c'est la prison. Bayonne d'abord puis la Santé à Paris. On est en Janvier 1941, le froid la faim, la promiscuité de condamnés de droit commun qui le relayent dans sa cellule pendant quatre mois.

Accusé de complot contre la sûreté de l'Etat d'intelligence avec l'ennemi, de vol de munitions, il doit à son avocat (un vrai Français celui-là) et aussi à son jeune âge et à sa physiologie qui le fait paraître plus jeune encore, d'être transféré à Fresnes d'où il sortira libre en Août 1941, il a passé près de neuf mois en prison.

Rentré à Pont de Roide, épuisé, malade, il y passe l'hiver et l'été suivants. Mais il n'oublie pas. Ce qu'il n'a pas pu réussir faute d'expérience, il a juré qu'il le réussira. En Octobre 1942 il repart avec l'intention de rejoindre l'Afrique du Nord ou il a des correspondants qu'il doit à son avocat.

Il arrive à St-Siméon-de-Bressieux ou vient de s'installer l'Usine Peugeot. Bien que très pressé il consacre quelque temps à la mise en route d'un atelier pour rendre service à son père. Ce retard, hélas, sera fatal à la réussite de ses projets.

Il rejoint Sète ou il doit être embarqué clandestinement le 9 Novembre. La veille les Américains sont à Alger, les ports méditerranéens sont bloqués.

Après avoir attendu en vain pendant 2 mois une occasion, seul, sans ressources, il revient à St-Siméon-de-Bressieux, pas pour longtemps.

Cherchant toujours, il croit trouver à Viriville l'occasion tant espérée et certain café ou l'on parle aviation, a souvent sa visite, mais on lui fait comprendre que n'étant pas directement menacé, son devoir est de rester en France.

Il écrivait, et certaines de ses pages témoignent de cette volonté tenace et irréductible, de cette ardeur sacrée qui guidait tous ses actes tel ce « Washington » composé en mars 1943 :

« Washington que fais-tu ? Washington, un peuple désespéré attend dans l'angoisse ta débordante approche.

Vois : un vainqueur odieux a ravi aux épouses leurs maris, aux mères leurs enfants. Les foyers déserts ne retentissent plus des rires des jeunes gens, une morne solitude s'étend sur la France et ses fils déportés dans un pays détesté, consomment leurs jours à forger les instruments de leur servitude.

Hélas, leur courage ne suffit point à seconder leur juste colère, le glaive vengeur leur a été arraché des mains et tout au plus leur restera-t-il, si ta puissante main tarde à les secourir, à succomber en masse sous l'étreinte de la faim ou sous les balles.

Ne nous laisse pas. Les Germains chaque jour insultent davantage à la liberté, à la pitié, à la famille et nos femmes n'ont plus que des larmes.



Washington que fais-tu ? Washington si tu tardes encore, crains de voir se lever le spectre de Lafayette. Washington, si tu ne peux venir donne-nous des armes afin que nos fils généreux périssent, non enchaînés par les liens honteux de l'esclavage, mais le glaive du guerrier à la main.

18 Mars 1943

A l'époque où il se cachait pour échapper au recensement de sa classe, il a une discussion orageuse au cours de laquelle il refuse de se faire recenser, désigné d'office pour l'Allemagne il rejoint brusquement Pont de Roide non sans avoir été arrêté en route et interrogé pendant plusieurs heures par les boches qui pistent la jeunesse de France.

Errant durant 4 mois de ferme en ferme, il est recueilli par les Usines Peugeot, comme beaucoup d'autres. La Résistance s'organise, il en fait partie.

Mais le boche resserre ses filets. Les renseignements qu'il a recueilli sur nous tous pendant quatre ans portent leurs fruits.

Arrêté en Janvier 1944, interrogé sur le dépôt de munitions constitué en 1940 il se hâte de quitter Pont de Roide. C'est à Bressieux qu'il trouve refuge.

Enfin c'est le Maquis. Il entre dans une formation de Chambarand ou par son idéal et son esprit il se signale. Il n'avait qu'un but : se battre pour sauver et libérer son pays, qu'une idée et qu'une ambition mourir en le défendant. Il était pénétré de cette idée et sûr qu'un jour peut être il la verrait se réaliser. Mais en même temps il se couvrait de gloire, il faisait partie des héros, de ceux qui tombent pour la France.

C'est le 18 Août, au cours d'un engagement contre un convoi allemand au Banchet qu'il reçut la balle mortelle. Apothéose de sa résistance et de son idéal car il disait toujours :

« Moi, mourir dans un lit ?

Non, Une balle en plein cœur ».

Pierre Tuillon était aussi un précoce poète, je vous laisse apprécier cette poésie écrite à sa sortie de prison, ayant pour titre :

« C'est un feu sous la cendre »

C'est un feu sous la cendre,
Rien n'y brule, il semble éteint
Point de fumée un rien
C'est un feu sous la cendre.

Le vent passe et fredonne,
Rallumant quelques tisons
Le bruit de leurs chansons
Soudainement étonne.

Et la forêt entière
S'allume et va crépitant
La flamme meurtrière
Sur le pays s'étend.

Chacun se précipite
Mais il est trop tard déjà
Vulcaïn souffle et s'irrite
Et ne s'arrête pas.

C'est un feu sous la cendre
Pour un grand peuple opprimé
C'est un feu sous la cendre
Mais bientôt rallumé.

(1941 - à sa sortie de prison)

S. G.

Choses vues...

C'est un maquisard, un ancien même qui veut vous entretenir quelques instants de certaines saynettes dont ils a été le témoin, et qui l'ont euecuré...

L'autre jour j'ai vu se ballader un ex roi du marché noir. Pendant toute l'occupation il n'a fait qu'affamer les français. Il s'est toujours désintéressé de la résistance et de ses martyrs de ses héros, de ses maquis. Mais lorsque nous les Maquisards qui avons lutté, peiné, souffert, pour que la FRANCE vive, qui avons tout fait pour chasser les Vampires et secouer l'esclavage, qui avons vu des dizaines de milliers de nos camarades tomber sous les balles ennemies qui avons été les témoins parfois impuissants de tant de ruines, de tant de sabotages, qu'avons nous vu à la Libération ?

On a vu des profiteurs, des arrivistes, des attentistes, se glisser, s'insinuer et parvenir dans nos rangs.

Je veux citer encore quelques témoignages mettant en lumière les injustices qui sont inadmissibles.

« Pourquoi ne sévit on pas plus énergiquement contre les personnes ayant dénoncé des maquisards ou des réfractaires au S.T.O. ? Pourquoi ne prend on pas en considération tous les dossiers qui sont établis contre tel ou tel dénonciateur ou milicien ou autres traitres de la même espèce ? Un rescapé de Mallevall habitant la Côte-St-André a été dénoncé. Par qui ? Sans doute que ce doit être un mystère ? A moins que ce soit de la négligence... »

Croyez vous que ce soit gai d'entendre une personne dire constamment du mal du Maquis Si actuellement elle peut vivre en paix a qui le doit-elle ? Il est vrai qu'il y a des gens qui préfèrent et préféreraient sans doute encore le voisinage avec ces messieurs. Dans ce cas nous avons compris... »

Faudra-t-il rendre public ce bas marchandage dont s'est rendu coupable un jeune cotois.

Titulaire d'une contravention, il alla prier les autorités occupantes de venir ordonner à la police locale d'oter cette amende. Par sa faute quelques gendarmes faillirent y laisser leur vie. Croyez-vous qu'a la libération il a eu le courage de nous débarrasser de sa présence en effectuant un repli avec ses « amis ». Non il est tout simplement venu ternir un groupe de FFI, en s'engageant chauffeur. Pourquoi pas après tout, il n'y que le culot qui sauve... »

J'ai eu, un moment donné une fausse joie. L'on possédait en effet contre un Franc Garde cotois un document édifiant. Il était photographié en uniforme de milicien se pavanant avec quelques autres de ses peu recommandables comparses.

(suite en deuxième page)

Choses vues . . . (suite)

Je me disais : « au moins celui-ci va avoir à subir une peine très importante, car j'avais vu au temps de la Libération sur un journal, que tout individu ayant fait partie de la milice ou de tout autre organisation similaire, serait châtié d'une façon exemplaire. Au moins pensais-je on va assister à un petit intermède ou enfin les bouffons seront les miliciens.

Hélas, trois fois hélas, aujourd'hui le problème est tout à fait différent. L'on a pratiquement oublié nos martyrs, nos amis torturés et fusillés. Que penseront les déportés lorsqu'ils reviendront ? Ils demanderont des comptes et il faudra que les promoteurs de jugements s'expliquent. Ils voudront connaître la raison pour laquelle nos miliciens cotois qui à un moment donné étaient en désaccord avec leur chef le célèbre Jourdan, parce que ce dernier ne leur donnait pas assez d'activité, ont été condamnés à des peines infimes.

Amis lecteurs, je vous laisse méditer, et vous me direz s'il ne faut pas avoir le feu sacré pour ne pas désespérer et se laisser aller au découragement. . .

A la Côt' le 11 Février 1945

S. G.

Le C. C. L. N. de La Côte-St-André nous communique . . .

Il y a quelque jours le C.C.L.N. de la Côte-St-André mettait à jour une affaire qui n'est pas à l'honneur de certaines écoles.

Actuellement le Gouvernement tend à unir les différentes écoles. Il voudrait qu'il n'y ait plus qu'une école : L'ÉCOLE FRANÇAISE. L'éducation des enfants actuellement est sujette à bien des critiques. Certains ne voudraient entendre parler que d'écoles libres, d'autres que d'écoles laïques. Pourquoi cette zizanie entre Français ? Pourquoi diriger les enfants vers la division dès leur plus tendre enfance. Cette multitude de méthodes d'instructions ne peut que susciter des disputes, créer des jalousies, déclencher des haines, engendrer des divisions.

Lorsque certaines écoles poussent l'audace jusqu'à défendre des criminels plus abjects que des bandits, et à soutenir la politique de Vichy je crois que les bornes de la tolérance sont atteintes. Je me permets d'ouvrir une parenthèse au sujet de l'affaire que m'a transmis nos amis de la Côte. Lorsqu'on parle de miliciens on est bien d'accord pour les traiter de moins que « boches ». Et lorsqu'on voit une personne soutenir les miliciens je crois que l'on ne peut moins faire que lui donner le nom de traître.

Ce n'est donc pas à cause que l'institutrice qui a fauté, est de l'école libre que je la traite de « traître », mais bien parce qu'elle n'a remplie sa tâche d'éducatrice, que comme un milicien ou un ami de Pétain, c'est-à-dire des boches remplissaient la sienne.

Voici le rapport du C.C.L.N. Cotois :

« Je vous adresse quelques renseignements intéressants sur la façon dont certaines écoles privées conçoivent l'aide au nouveau Gouvernement et la punition des traîtres.

Une petite réfugiée était hébergée dans une famille de la Côte-St-André qui l'envoya à l'école libre de filles. Elle fut acceptée par la suite dans une autre famille, et c'est le chef de cette maison qui m'apporta les premiers renseignements ci-après présentés :

S. . . M. . . S. . . institutrice au cours moyen a fait prier pour les miliciens innocents, et a demandé à ses élèves de dire des chapelets pour eux.

La photographie de Pétain était encore dans la classe. C'était, dit l'institutrice une négligence. Je lui ai fait remarquer qu'une négligence qui durait depuis six mois devenait grave.

Le gouvernement du Maréchal gouvernait mieux, à son avis, que le gouvernement actuel. Elle le déclara un jour dans une classe.

Oradour Sur Glane aurait été pour elle « un châtement du Bon Dieu, car si les Français étaient un peu plus gentils, cela ne serait pas arrivé.

Que penser de cette institutrice ? Je crois moi que sa place n'est pas dans une école ou elle crée une atmosphère désastreux et nuisible à l'éducation des enfants. Si elle veut continuer à faire sa propagande qu'elle aille prêcher vers ses amis de St-Joseph. Là, elle trouvera des auditeurs avertis et corrompus, et elle ne salira plus l'esprit de la jeunesse.

Réception faite par la Résistance**à Léon Mottuel**

Je veux, avant toute chose, te dire mon cher Léon, que c'est avec émotion et à la fois avec joie, qu'aujourd'hui, nous te revoyons parmi nous. Ton absence qui a duré 18 jours a été pour nous, une angoisse perpétuelle. Nous pensions à toi, nous vivions avec toi, et s'il avait fallu nous serions allés te délivrer. Te voyant reconnu non coupable, par ceux qui avaient voulu discuter ton honorabilité et qui avaient eu des doutes sur ton attitude.

Pour nous, tu as toujours été et tu seras toujours un modèle de résistant, et un des cerveaux directeurs du canton. Une cinquième colonne bien organisée, t'avait fait tomber sous leurs griffes, en voulant essayer de te faire payer, toi le porte paroles du C. C. L. N., et t'abattre comme nous l'aurions fait pour un vulgaire kollarobateur. Mais tu le vois c'est encore la Résistance, c'est-à-dire la justice qui commande, puisqu'aujourd'hui l'on te rend à la vie libre.

Pendant ton incarcération, nous avons été en communication de pensée et en communauté de liens. Toujours il fallait calmer nombre de tes amis, qui devant cette flagrante injustice voulaient, même au risque de leur vie, l'arracher des mains des ennemis d'hier, devenus les ennemis déclarés des vrais résistants. Ton attitude leur a montré ce que tu valais au point de vue moral. Leurs procédés plus ou moins mesquins, au lieu de diminuer ta force, n'ont fait qu'augmenter ton prestige et ton ascendant.

Je peux te dire combien de tes amis étaient derrière toi. Certains étaient pour toi des amis anonymes, mais tu représentais tellement l'esprit qui les animait tous, et pour eux aussi la violation que l'on faisait à la Résistance, que tous d'emblée ils se seraient levés, heureux de redescendre dans la rue pour finir ce que la Libération n'avait pu faire.

Tous les Maires du canton, le CDLN, le CCLN, les Anciens Maquisards, les Présidents des comités locaux de Libération, la Résistance entière avec le plein acquiescement des cantons de Roybon, de La Côte-St-André, de St-Marcellin, de Beaurepaire, etc. . ., dans des pétitions coordonnées et où les mots n'étaient pas machés, montrèrent qu'ils n'entendaient pas qu'une pareille injustice soit faite. La Résistance en ta personne était attaquée. Nous étions décidés à lutter. Le boche nous l'avons battu. Crois-tu qu'une bande de nervis à la solde d'un mécène nous aurait fait peur ? . . .

Ton ami Jean-Claude Alain, au nom de l'Association des Anciens Maquisards Résistants Républicains, a exposé devant un auditoire, composé d'un noyau de résistants comment tu avais été emprisonné et pourquoi tu étais en prison.

Avec une parole digne de nos vieux révolutionnaires de 89, Alain nous toucha. Il était très ému, car il comptait te serrer la main et voila que tu n'y étais pas. Tu étais derrière les grilles de l'affreuse prison. Il fallait que cela cesse immédiatement, car comme il s'empressait d'ajouter, ce n'est pas demain, c'est tout de suite qu'il faut que ce scandale cesse. L'AMRR. vota une motion qui fut adressée à la Préfecture, à Yves Farge et à toutes les autorités compétentes.

J'aurais voulu que tu vois Léon, à cette réunion de Résistants à St-Siméon, les quelques 600 personnes venues de tout le département. Tu les aurais vues, pendues aux lèvres de Jean Claude Alain, buvant ses paroles, se dressant, doucement, progressivement, pour tout d'un coup, tels des ressorts arrivés à leur maximum de compression, se détendre et exploser en cris en protestations d'indignation, de colère, de révolte, et émettre le vœu qu'ils iraient coute que coute te chercher, te délivrer, et faire payer leur impudence aux traîtres qui avaient voulu te bafouer et t'abattre.

Maintenant tu sais qui tu as autour de toi et sois sûr que tu peux t'appuyer les yeux fermés sur nous.

Comme toujours nous aurons raison des quelques entraves qui heurtent la marche vers la réalisation de notre idéal.

Notre chef le Général de Gaulle a dit :

« Quand la lutte s'engage entre le peuple et la Bastille, c'est toujours la Bastille qui finit par avoir tort.

Qu'on prenne garde de ne pas renouveler un acte semblable à celui dont tu viens d'être victime. On ne joue pas avec un peuple qui a su souffrir, lutter et vaincre.

Gouverner c'est prévoir. La guerre ni la révolution ne sont des berquinades. Ceux qui seraient tentés de l'oublier connaîtraient de durs réveils.

Discours prononcé par le Président du CCLN de St-Etienne-de-St-Geoirs, au nom des résistants du Canton, à l'occasion de la Libération de notre ami Mottuel.

S. G.

Entendu dans le Bolide . . .**de Chambarand**

(écho de St-Siméon)

Trois paysannes sont montées à St-Etienne et elles parlent entr'elles.

- Ça n'a jamais si mal marché que maintenant. - On ne nous a jamais tant pressurés. Il faut tout donner, on taxe trop bas. Comment voulez vous qu'on s'en sorte ?

- On ne nous donne pas de sucre. En ville ils trouvent de tout avec de l'argent. Les ouvriers ne travaillent que 8 heures par jour. Ils n'ont qu'à venir prendre notre place.

- Ils trouvent toujours de l'argent pour aller au cinéma.

- Il faut voir comment ils nous arrangent quand ils parlent de nous.

- On peut toujours venir chez moi, la porte sera close. Je garde tout pour moi.

Et l'on parle d'union. Quand est-ce que l'on comprendra ? Lorsque les ouvriers sortent de leur travail, il faut souvent faire la queue pendant des heures devant la boutique du boulanger ou celle du primeur. Ils arrivent dans une maison sans feu. Ils n'ont droit qu'à une légère allocation de gaz. Ils n'ont rien à échanger pour obtenir une paire de souliers. (Les bons sont « rarissimes »)

Ah ! mesdames, combien d'ouvriers voudraient prendre la place que vous leur offriez si généreusement. Certes ils n'auraient pas la facilité d'aller passer, lorsque cela leur plairait, une soirée au cinéma. Mais avez-vous réfléchi qu'ils vont au cinéma pour se délasser, pour oublier un instant leurs misères.

Heureusement les paysans ne sont pas tous aussi égoïstes et méchants. Ces trois femmes n'ont jamais du voir de près des ménages d'ouvriers. Elles pourraient se rendre compte de leur misère actuelle et elles auraient honte d'avoir parlé de la sorte.

Je puis leur dire encore avant de terminer, ne les enviez pas et aidez les plutôt.

Le Hérisson

Un repas de consolation

C'est le 24 Décembre qu'eut lieu au café du centre d'une petite commune de Chambarand, le banquet des déshérités de cette commune, pauvres déçus du gouvernement de Vichy.

Cette digne société était présidée par notre ex-maire qui, signalons-le en passant, n'avait pas donné son approbation pour le banquet de la victoire ayant eu lieu le 11 Novembre.

Il était accompagné du syndic agricole, qui a fait sincèrement de la résistance sentimentale sur la route de Cours. Pour compléter le tableau figurait encore le syndic laitier qui lui se propose de faire le garde-chiourne dans un avenir meilleur. Il paraît que ses futurs prisonniers seront les Résistants. Figurait également le patron du café, un conseiller, un membre de la chambre syndicale, et enfin le secrétaire du syndic.

Espérons Messieurs qu'une bonne digestion aura noyé votre amer chagrin. . . .

L'Echo remercie . . .

Au nom du Comité des Anciens Elèves du Collège de la Côte-St-André, amis de Maige je veux remercier tous les généreux donateurs.

Nous avons eu de nombreux témoignages de sympathie, et cela nous a encouragé à poursuivre notre œuvre. Si parmi les lecteurs de l'Echo, ou les amis de la Résistance, il s'en trouve qui n'ont pas pu participer pécuniairement à cette œuvre, qu'ils envoient leur dons à Monsieur Genevey, dépositaire de l'« Echo » à St-Etienne-de-St-Geoirs.

A ce jour nous avons collecté près de 5.000 francs. Il est inutile de dire et de s'imaginer le plaisir qu'aura Madame Maige lorsqu'elle recevra ce mandat.